

"POUR EDOUARD DETAILLE!"

mon manifeste de Morsbronn (27-28 juillet 2021)

Dia1 Lors des commémorations officielles, on redit grosso modo, d'année en année, de 50-naire en 50naire, toujours la même chose, d'après des prêts-à-penser fournis par des services ministériels dédiés. On reste très *Souvenir français*, alors qu'on pourrait tout aussi bien être *Souvenir français-alsacien-allemand*.

Il s'y ajoute même désormais une nouvelle mode, la théâtralisation grand public, sponsorisée par le public et le privé. C'est très pratique, car sous couvert de licence artistique inattaquable, on peut s'autoriser toutes sortes d'effets scéniques. Mais les deux manières se rejoignent quand même sur le fond : en 1870, la France avait raison de faire la guerre à un ennemi déjà pré-hitlérien !

Ces commémorations, pourtant, seraient aussi l'occasion de renouveler le sujet, d'aborder des thématiques nouvelles. Les deux versions du tableau d'Edouard DETAILLE sur la charge du 9^e régiment de cuirassiers à Morsbronn le 6 août 1870 en sont une. Je remercie les organisateurs de *Territoire 1870* et de la municipalité de Morsbronn d'avoir accepté que je la développe ici.

La prétendue 1^{ère} version de ce tableau est conservée au musée de Woerth, suite à un dépôt pour 99 ans du *Musée des Beaux-Arts* de Mulhouse. Elle est sans barricade au premier plan. L'autre, au musée St-Rémi de Reims, en a une, barrant tout le premier plan. Elles posent 3 questions inhabituelles pour des peintures :

- pourquoi ces 2 versions ?
- est-on sûr que la première est vraiment la première ?
- cette barricade a-t-elle existé ? **D2 D3 D4 D5 D6 D7**

Pour moi, c'est un vieux sujet. Au début de la revue *L'Outre-Forêt*, il y a donc bientôt une 50^e d'années, j'avais proposé à M. Robichon, le biographe de Detaille, de nous faire un article pouvant aller jusqu'à 100 000 signes (?). Bien sûr, il n'y a jamais donné suite. Pour ce 150^e anniversaire, j'ai finalement rédigé moi-même sur la charge de Morsbronn et ses représentations picturales 6 textes faisant un peu plus de 207 000 signes sur 73 pages illustrées, dont j'ai fait une brochure. Sans épuiser le sujet d'ailleurs, car il reste des zones d'ombre.

LE "DETAILLE" DE WOERTH

Selon les panneaux explicatifs du musée, son site internet et sa page Facebook, c'est la 1^{ère} des 2 versions, chronologiquement parlant. Celle de Reims est la version « *définitive* », mais n'est que la deuxième.

Pourquoi cette 2^e version ? Toujours selon le musée de Woerth, c'est parce que l'œuvre, qui avait été présentée au Salon de Paris de 1874, a été mal accueillie. La critique et le public lui ont reproché de « *glorifier un épisode désastreux de la cavalerie française* ». « *Définitive* », « *glorifié* », cela fait déjà, selon moi, deux inexactitudes.



D8 D9 Pour ce 150naire, les 2 versions du "Detaille" ont été mises face-à-face dans la rue principale de Morsbronn avec un commentaire de *Saisons d'Alsace*, manifestement inspiré par le musée de Woerth. Commentaire que voici : « **La 1ère version, jugée pas assez héroïque par les autorités militaires françaises, sera revue par l'artiste. Detaille ajoute au premier plan des charrettes faisant office de barricades. C'est cette 2e version qui a été présentée lors du Salon de 1874. Edouard Detaille a cherché à exalter d'avantage l'héroïsme de l'armée française.** »

Cette assertion différente de la précédente, n'est pas plus sérieuse. Mais pour l'avancer, le musée de Woerth s'appuie sur un texte de M. le Pr Jean-François Lecaillon, docteur en histoire, spécialiste autoproclamé de la peinture militaire française sur la guerre de 1870 et actuellement membre du comité scientifique d'une exposition sur 1870 au château de Vincennes. Texte que le Pr Lecaillon a publié sur son blog *memoiredhistoire* et qui s'appuie pour sa part sur les « *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles* » de Marc Bloch, demandant en 1921 de ne pas prendre à la lettre les témoignages de guerre.

M. Lecaillon affirme aussi, mais sans preuves vérifiables, que Detaille a refait son tableau à la veille du Salon à la demande de cuirassiers survivants, qui l'ont prié d'y ajouter la grande barricade du premier plan pour excuser l'échec de leur charge. Barricade, qui, par ce rajout, a fini par être admise comme vérité historique. Falsification que M. Lecaillon considère comme un cas d'école, car il ne connaît pas d'autre exemple de faux fabriqué par un artiste-peintre et accepté ensuite comme parole d'évangile. Aussi, M. Lecaillon en vient-il à dire que les historiographes qui parlent de barricades à Morsbronn ne font que paraphraser le tableau de Detaille.

Si l'on veut démêler le vrai du faux, il faut donc refaire l'enquête, sans a priori ; se remettre dans le contexte de la charge ainsi que dans celui du Salon de 1874. Nous l'avons tenté à partir notamment des fonds numérisés de la BNF consultables 24h/24 sur gallica.fr, source que M. Lecaillon n'a visiblement pas exploitée.

LA CONCENTRATION, 1^{ère} PHASE DE LA CHARGE

D10 Mac-Mahon a pu inclure à son petit corps d'armée deux brigades de cuirassiers. Celle commandée par le général Michel a fait la charge de Morsbronn ; l'autre, commandée par le général Bonnemains, celle d'Elsasshausen. La veille, Michel commandait encore l'Ecole de cavalerie de Saumur. Il avait alors 53 ans. Et Bonnemains : 56.

La brigade Michel était constituée :

- du 8e cuir (4 escadrons), commandé par le col. Guiot de la Rochère, 52 ans ;
- du 9e cuir (4 esc.), commandé par le col. Aimé Waternau (54 ans) ;
- de 2 escadrons du 6e lanciers, commandés par le capitaine Pouëtte.

A la veille de la guerre, le 8e cuir était stationné à Vesoul. Par le Donon, Molsheim, Brumath et Haguenau, il a rallié les pâturages de Morsbronn-Hegeney, où il est arrivé en fin d'après-midi du 4 août, avant de camper le soir du 5 derrière Eberbach.

La marche d'approche du 9e a été moins rectiligne. Il avait 2 escadrons à Belfort, 2 autres à Huingue. Le 8 juillet, ces 4 escadrons sont appelés à maintenir l'ordre à Mulhouse, Guebwiller et Wesserling, où s'était déclenchée une grève générale de plus de 15 000 ouvriers et ouvrières rien qu'à Mulhouse. Mais le 16 juillet, lendemain de la déclaration de la guerre à la Prusse, ils sont renvoyés dans leurs garnisons respectives, puis dirigés dans le nord de l'Alsace, via Colmar, Limersheim, Brumath, Haguenau et Eberbach.

Le 6e lanciers, lui, était auparavant en garnison à Auxonne, puis à Sélestat et Neuf-Brisach, avant d'être réparti entre Sélestat et Haguenau. Les 2 escadrons de Haguenau furent envoyés à Eberbach. Les 2 de Sélestat renforcèrent la brigade Bonnemains.

Pour la nuit du 5 au 6 août, tous ont bivouaqué derrière Eberbach, sous une pluie torrentielle, éteignant les feux et empêchant de monter les tentes. Le lendemain, pour la charge, personne ne devait donc être très frais. Vers 8 heures du matin, le 6 août, aux premières canonnades prussiennes sur Woerth, la brigade Michel reçoit l'ordre de se remettre en selle, sauf le 1er escadron du 9e cuir, qui est assigné à la garde des bagages.

Elle traverse Eberbach en colonnes par 4, se reforme en pelotons à la sortie, puis gravit la pente en direction de Morsbronn, sans monter sur la crête, pour ne pas être vue de l'artillerie prussienne du Gunstetterberg, le 8e en première ligne, le 9e derrière, suivi des lanciers.

D11 D12 La charge est lancée vers 13 h 15, forte de 9 escadrons (4 + 3 + 2), soit quelque mille cavaliers. Son accélération progressive est commandée au clairon, escadron par escadron (*en avant, au trot, au galop, chargez !*) en direction de Morsbronn à travers des vignes, des houblonnières, des vergers, des chemins creux, terrain totalement impropre à une charge de cavalerie, non reconnu au préalable et infesté de Prussiens.

Il s'agissait de refouler et de disperser un mouvement offensif de tout le XIe corps prussien, parti de Gunstett, qui venait de conquérir la Bruckmühle et Morsbronn et qui risquait de séparer la

division Lartigue (l'aile droite de Mac-Mahon) de son centre. Fallait-il, devait-on, pouvait-on charger ailleurs, sur un terrain plus propice ? On était dans l'urgence absolue. Il n'y avait pas d'autre choix.

Devant Morsbronn, la brigade Michel subit donc une première hécatombe, éliminant la moitié de ses effectifs au moins. Elle a été tirillée de tous côtés par des milliers de fantassins équipés de fusils Dreyse modèle 1862, qui leur permettaient de tirer 6 à 8 coups par minute, car se chargeant par la culasse, même en position couché, et des coups bien plus précis grâce aux canons rayés. Les cuirassiers, eux, n'étaient armés que d'un sabre droit (la *latte*) et de 2 pistolets à un coup, modèle 1822 d'une portée pratique de 10 m seulement. Les lanciers avaient une lance de près de 3 m, plus un sabre et un pistolet de même ancienneté.

Il suffisait aux Prussiens de tirer sur les montures pour faucher la charge. Leurs balles perçaient les cuirasses et, selon certains récits, mettaient même le feu aux tuniques que les cavaliers portaient en-dessous.

Devant Morsbronn, la brigade se répartit en 3 colonnes, l'une passant à droite, l'autre à gauche et la dernière dans la rue principale. Contrairement à ce que le tableau de Detaille donne à penser, les éléments du 9e cuir, qui ont alors pu entrer dans Morsbronn, n'étaient plus du tout au complet.

D13 C'est néanmoins un tableau très étudié, très dense, très cinématique, avec un mouvement retournant au centre, qui fait de lui un chef d'œuvre de construction dramatique. Mais curieusement, sa cinématique n'est jamais décrite comme telle. Je n'ai trouvé aucune description disant que la charge ayant butté sur une barricade infranchissable, l'officier qui la commandait s'est retourné pour donner l'ordre de la stopper, son clairon derrière lui sonnait déjà le halte-là. Pour renforcer l'effet dramatique, Detaille a aussi resserré la rue du village, en réalité trop large pour pouvoir être fermée complètement par une barricade. Il l'a resserrée avec des maisons typiquement alsaciennes et bien cossues, mais qui n'ont jamais existé à Morsbronn, peut-être seulement dans le *Hannauerland*. Sur son tableau, de plus, on ne voit aucun Prussien. Seulement les nuages blancs de leurs coups de feu, tirés depuis l'intérieur des maisons. **D14**

Ne parviendront à s'échapper de la souricière qu'une 15e de cavaliers. Ils réussissent à rejoindre à la sortie sud-est les rescapés des deux autres colonnes. Mais ils sont rattrapés par des hussards prussiens, qui les déciment à leur tour. Les cuirassés capturés, eux, sont conduits à pied le soir même à Sultz, d'où ils seront acheminés en train vers quelque camp de la Prusse orientale.

Ainsi donc, la brigade Michel a-t-elle été anéantie en moins de 20 minutes, non pas par de l'artillerie et des mitrailleuses, mais par la piétaille. Une première dans l'histoire militaire ! Alors que dans les guerres napoléoniennes, c'est toujours l'inverse qui se produisait : les charges de cavalerie apportaient la victoire dans une bataille qu'on pouvait déjà croire perdue.

SUR LES 2 TABLEAUX, ON VOIT UNE 2e BARRICADE, BARRANT UNE RUE ADJACENTE. ONT-ELLES EXISTE ?

NON, dit catégoriquement le Pr Lecaillon, qui, pour l'affirmer, peut se fonder sur l'historique des 8e et 9e cuir, sur le récit de l'infirmier volontaire Emile Delmas entré dans Morsbronn le matin du 8 août ainsi que sur les récits du grand état-major général prussien et du Generalfeldmarschall von Moltke, qui était le chef d'état-major des trois armées allemandes alors entrées en France. Thèse illustrée par deux peintres allemands Georg Höhn et Carl Becker **D15 D16**, qui ne dessinent aucu-

ne barricade, mais qui s'accordent au contraire à montrer des cuirassiers attaqués dans Morsbronn sur leur flanc droit par des tirailleurs prussiens.

Sont également a-barricadistes des illustrateurs français comme Frédéric Lix **D17** et Dick de Lonlay **D18 D19**. Mais on peut objecter que ces historiques de régiment (depuis leur création sous les rois de France jusqu'à la guerre de 14) sont des fascicules trop succincts pour détailler chacun de leurs faits de guerre. Quant à l'infirmier Delmas, n'était-il pas déjà arrivé trop tard ? Le matin du 8, il n'a vu que des chariots de paysans réquisitionnés pour le transport des blessés à Haguenau.

En face, les ouvrages barricadistes français semblent néanmoins majoritaires, y compris parmi les plus récents. Leurs auteurs sont de toutes les nuances : de faiblement barricadiste à fortement multi-barricadiste. Et leurs chefs de file se recrutent parmi les officiers supérieurs proches de l'état-major. En tête, arrive le commandant Léonce ROUSSET, professeur-adjoint de tactique à l'*Ecole supérieure de guerre* (l'*Ecole militaire* à Paris), qui depuis 1876 formait les officiers d'état-major. Il est l'auteur d'une histoire de la guerre de 1870 en plusieurs volumes et plusieurs versions (de générale à populaire), couronnée par l'Académie française. Il décrit la barricade comme Détaillé l'a peinte (version de Reims), affirmant même qu'elle était précédée d'un talus défensif.

Le général Henri BONNAL, professeur d'histoire militaire, de stratégie et de tactique générale à la même *Ecole de guerre*, à partir de 1887, avant de la commander, le rejoint en écrivant : « **Quelques soldats prussiens barricadent les issues au moyen de voitures** ».

- Le capitaine DUVAL, auteur vers 1880 d'un rapport pour l'état-major, après un séjour sur place, sur les causes de la défaite de Froeschwiller, confirme : « **Les cuirassiers sont arrêtés par une espèce de barricade formée de brouettes et de chariots renversés** ».

- Ernest PICARD, chef d'escadron d'artillerie breveté, écrit que les cuirassiers ont été « **arrêtés par une barricade et obligés de rebrousser chemin** ».

- Adhémar de CHALUS, polytechnicien, officier d'artillerie : « **des Prussiens ont eu le temps de barricader les points par là où le chemin de Froeschwiller conduit dans le village** ».

- Le chef d'escadron MOITRIER : « **les rues sont barricadées** ».

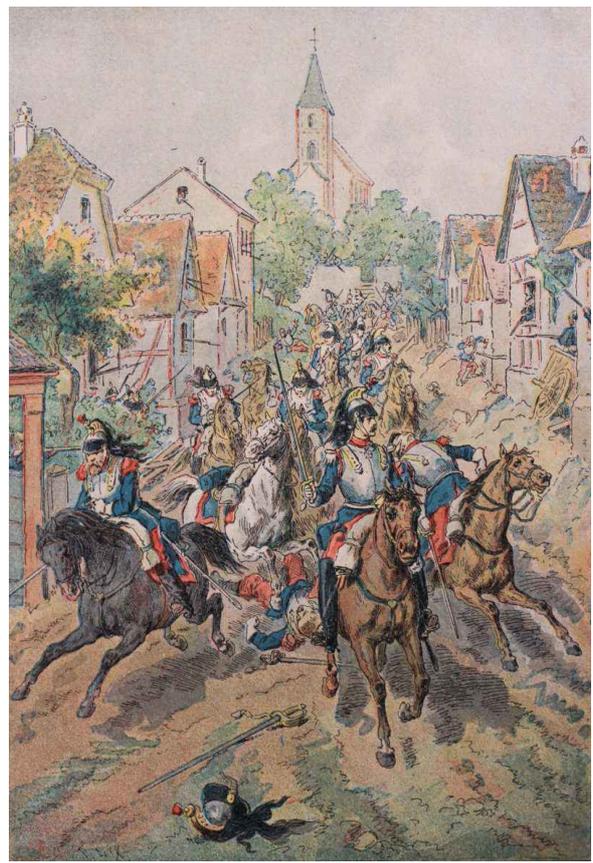
- L'historien belge Léon Van ECK : « **les Prussiens ont barricadé Morsbronn aussitôt après l'avoir conquis** ».

- Antoine de METZ-NOBLAT, administrateur de banque, capitaine d'infanterie à l'état-major de la 20e région militaire et membre de l'Académie Stanislas de Nancy : « **L'issue inférieure (a été) barricadée, puis les autres au moyen de charrettes poussées à propos** ».

- Un général 5 étoiles anonyme : « **L'ennemi avait barricadé les issues de Morsbronn** ».

- Eugène de MONZIE, biographe par ailleurs du cardinal de Richelieu : « **Les cuirassiers sabrent les Prussiens qui défendent les barricades** ».

Une 2e population barricadiste se recrute parmi les publicistes de la *Ligue des Patriotes*, mouvement revanchiste fondé par Paul DEROULEDE en mai 1882, avec Edouard DÉTAILLÉ d'ailleurs ainsi que son ami, le peintre de batailles Alphonse de NEUVILLE. Maurice BARRES, successeur de Déroutelle à la tête de cette *Ligue*, l'a donc également été. De même que des Alsaciens revanchistes comme Eugène FLORENT-MATTER et Charles GRAD, bien que ce dernier ait illustré son évocation de la charge avec une photo de la version dé-barricadée.



Deux astuces d'illustrateurs pour se dispenser de représenter les barricades de Morsbronn : dessiner les cuirassiers de dos (Dick de Lonlay) ou avant qu'ils ne buttent sur la grande barricade (Frédéric Lix).

ET QUE DISENT LES CUIRASSIERS EUX-MÊMES ?

Pris isolément, ils expriment eux aussi des témoignages très partagés. Un cuirassier du 9e, qui avait pu s'échapper, blessé, de la fournaise et qui avait été retrouvé par hasard dans un village de la Beauce près de Chartres par le général Ambert, ne parle d'aucune barricade, mais dit que l'action a été si dense et si rapide que **« personne au monde ne pourrait dire ce qui arriva »**.

A l'inverse, dans *Le Petit Parisien* du 18 août 1904, l'ancien cuirassier brigadier Pierre Gourdon, qui s'était retiré à Brive-la-Gaillarde comme receveur ruraliste, affirme que son escadron a été **« cerné de toutes parts »** par l'ennemi, qui s'était **« rabattu »** sur lui. Ce qui rejoint la thèse allemande de l'enveloppement par le nombre ainsi que l'historique du 9e cuir, qui soutient qu'il a été **« cerné et fusillé de tous côtés »**.

Un chef d'escadron du 8e cuir, hélas resté anonyme, est par contre franchement barricadiste : **« Soudain à un tournant, raconte-t-il dans le supplément littéraire illustré du *Petit Parisien* du 10 août 1890, nous nous heurtons contre une barricade formée de charrettes à fourrage renversées. Cet obstacle inattendu nous arrête et jette dans nos rangs une tumultueuse confusion... Enfin, des obstacles qui obstruaient le passage sont écartés par quelques hommes démontés... »**

Un dernier témoignage devrait clore la discussion, celui du colonel Savette, seul biographe du général Michel, qu'il avait bien connu comme retraité à Saumur. Dans un récit de la charge qu'il tient a priori du général lui-même et publié en 1938 par la *Société des lettres, sciences et arts du Saumurois*, il dit que pendant que le gros du 8e cuir débordait Morsbronn par le nord, un de ses

escadrons est allé « *se faire tuer à bout portant dans une rue de ce village, arrêté par une barricade* ». Derrière lui, le 9e cuir et les lanciers ont « *attaqué Morsbronn vers l'ouest, à travers les vignes. Ils sont arrêtés pêle-mêle à l'entrée du village par une compagnie de pionniers, qui a eu le temps de dresser une autre barricade et où ils sont fusillés sur place* ». Le général Michel, lui, avait observé le carnage depuis « *un tertre* » et a fait sonner l'ordre du repli « *au bout d'un quart d'heure* ». Le tableau de Detaille serait ainsi finalement un concentré tout-en-un du sort subi à Morsbronn par toute la brigade !

Et d'ailleurs, les matériaux ne manquaient pas a priori dans Morsbronn pour ériger des barricades. Sur une carte postale ancienne, on voit que les riverains de la rue principale laissaient leurs encombrants devant leur porte. **D20** De plus, les barricades ont été courantes durant toute cette guerre de 1870, et dans les deux camps. Différents auteurs en signalent à Schweigen, Woerth, Gunstett, Strasbourg, Colmar, Rambervilliers, Châtillon-sur-Seine et Châteaudun, où l'on en compta 28. **D21 D22 D23** Et Detaille a également un tableau sur la barricade de Villejuif.

A Morsbronn, on ne peut donc exclure qu'il n'y en ait eu également, du moins à l'état embryonnaire, constituées de débris divers jetés à la hâte en travers de la chaussée pour gêner les mouvements de l'adversaire. De même, on ne peut exclure que les turcos aient érigé à l'entrée sud-est de Morsbronn un début de barricade bien avant la charge, pour se défendre contre une attaque prussienne imminente.

Mais pourquoi les auteurs allemands auraient-ils été a-barricadistes et les Français plutôt barricadistes ? Pour les Allemands, il est évident qu'elles ne peuvent suffire à expliquer l'anéantissement en moins de 20 min de la brigade Michel. Le fusil Dreyse a été bien plus déterminant. Il explique que les fantassins prussiens n'ont pas paniqué face à la déferlante des cuirassiers. Moltke rend ainsi tout particulièrement hommage à leur esprit de résolution et leur combativité.

Et les auteurs français, avaient-ils vraiment besoin de l'excuse des barricades ? Ils n'en font pas non plus un facteur déterminant. Seulement, une malchance supplémentaire, permettant de valoriser l'esprit de sacrifice des cuirassiers.

DETAILLE AU SALON DE 1874

D24 Il n'avait alors que 26 ans. Il n'était donc pas encore un peintre officiel consacré. Il avait encore besoin de se lancer, de se faire connaître, de prendre des risques. Il avait grandi à Paris dans un milieu familial pratiquant le culte de la Grande Armée. Il a été un élève de Meissonier, le grand peintre de scènes militaires du moment.

En 1872, Detaille avait fait une première tentative en présentant au Salon de Paris un tableau intitulé « *Les Vainqueurs* », qui représente des pillards prospérant dans le sillage de l'armée allemande, mais qui a été refusé par le jury, pour ne pas indisposer Berlin. En 1873, il présente « *En retraite* », qui n'est toujours pas une glorification de l'armée française. Le tableau dépeint un débris de l'Armée de l'Est, errant lamentablement dans un paysage enneigé.

Pour le Salon de 1874, il veut présenter un tableau encore plus sensationnel. Il se rend en Alsace avec son ami Alphonse de Neuville, son aîné de 13 ans, pour trouver un sujet fort. Puis à l'Ecole militaire, pour croquer des cuirassiers survivants. Il dessine ainsi la Charge du 9e cuir. Mais comment croire qu'il aie alors eu le temps de refaire son tableau et d'en composer un autre ?

Il l'expose salle VI, emplacement 24. Mais les critiques d'art, à l'exception de Jules Claretie, lui

font un mauvais accueil, et pas du tout pour les motifs indiqués au musée de Woerth. Personne, en effet, lui a reproché « **de glorifier un épisode désastreux de la guerre perdue** ». On l'accuse au contraire d'avoir « **détruit une légende** ». « **Ce n'est pas avec ce tableau qu'il agrandira sa renommée** », dit l'un. « **Son acculement de nos braves soldats devant une barricade est chose pénible à voir** », dit l'autre.

Castagnary : « **Est-il possible d'admettre qu'un régiment lancé à fond dans une rue de village, s'arrête court devant une échelle, qui barre la voie. Il me semble que c'est en contradiction avec l'idée que l'on se fait des charges de cavalerie.** »

Louis Gonse : « **Un régiment de cavalerie n'a pu commettre un acte de démente aussi inutile.** »
La Revue des deux mondes : « **Un sujet mal choisi** ».

Le tableau est alors acheté par un amateur américain, Mr Gibson. A son décès en 1896, sa veuve le légua à l'université de Philadelphie, qui chercha à le mettre en vente à New York en 1986. **D25** Marc Bouxin, conservateur en chef du patrimoine à la ville de Reims, en est prévenu par Jaques Foucart, conservateur au département des peintures au musée du Louvre. La cession put ainsi être réservée au musée St-Rémi de Reims et conclue à la fin de l'été 1986 pour 500 000 francs, payés avec le concours de l'Etat, de la Drac de Champagne-Ardenne et des Champagnes Mumm. Tout cela est parfaitement documenté et détaillé par M. Bouxin lui-même dans une brochure officielle de 19 pages, conservée à la BNF.

A L'INVERSE, LA CHARGE DE WOERTH...

... n'est pas documentée. Le musée ne possède plus d'archives la concernant. Tout a été préempté par le Parc des Vosges du nord. Personne ne sait rien de précis, de factuel, ni à Woerth, ni au Parc, ni à la *Société industrielle de Mulhouse (SIM)*, ni au *Musée des beaux-arts* de Mulhouse qui l'ont confié en 1967 pour 99 ans au musée municipal de Woerth, qui venait alors de reprendre la collection d'uniformes et d'armes d'un restaurateur du cru.

Seule certitude : il fallait se rendre aux Archives municipales de Mulhouse, qui ont hérité des archives de la *SIM*. J'ai finalement pu m'y rendre au début de ce mois de juillet 2021. Sous la cote 31TT13, on a pu me montrer un registre « **Musée de tableaux** », où la *Société des Beaux-Arts*, créée par des membres de la SIM et gestionnaire alors du *Musée des beaux-arts* de Mulhouse, a consigné ses premières délibérations. **D26**

En 1879, page 16, elle a ainsi enregistré la rentrée sous le n° 207 de la charge (dé-barricadée) de Detaille, sous le même intitulé que la version de Reims. Est aussi précisé qu'elle a été achetée par souscription pour 12 000 francs par 24 souscripteurs, dont les noms suivent : des Schlumberger, des Zuber, des Dollfus, etc... Et que pour plus de détails, il fallait « **voir aux archives la correspondance** ». Mais cette correspondance n'est plus conservée. On n'a pas non plus pu me sortir de dossier se rapportant au dépôt en 1967 du tableau au musée de Woerth.

C'est dommage, on y aurait peut-être appris pour quelles raisons ces 24 souscripteurs ont commandé une version dé-barricadée. Il faut donc en rester aux suppositions. Les 24, qui étaient certainement très patriotes français, voulaient-ils disposer d'une version moins honteuse pour l'élite de la cavalerie française ?

Mais cette version dé-barricadée n'est pas plus logique pour autant. Elle fait s'arrêter net la charge devant un obstacle inexistant, alors que la rue adjacente à gauche continue d'être fermée par une barricade aussi infranchissable que la barricade effacée. L'officier au centre du tableau conti-

nue de se retourner pour donner l'ordre du halte-là, que sonne déjà son clairon. La grande barricade du premier plan a été gommée sans rien changer derrière. Son gommage a créé un vide qu'il a fallu combler avec des cavaliers roulant à terre, dont les montures sont inexistantes.

FREDERIC ENGEL-DOLLFUS, L'ENTREMETTEUR ?

Et qui a servi d'intermédiaire entre les 24 souscripteurs, tous mulhousiens manifestement, et Edouard Detaille, qui n'est jamais retourné en Alsace après 1873 ? Peut-être Frédéric Engel-Dollfus, qui était le père fondateur du *Musée des beaux-arts* de Mulhouse et qui lui a légué ses très riches collections personnelles pour lui permettre de démarrer. **D27**

Industriel saint-simonien, hyper-actif, devenu le directeur de la firme DMC par mariage, il est à l'origine de nombreuses innovations techniques et sociales. Ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi un amateur d'art et un bibliophile aussi averti que passionné. Soucieux de maintenir Mulhouse à la pointe de la créativité artistique pour les tissus imprimés et les papiers peints, il veillait personnellement à l'excellence de l'*Ecole de dessins industriels de figures et d'ornements*, que la SIM avait fondée pour ses besoins. Il se rendait aussi régulièrement à Paris pour s'imprégner des nouvelles tendances du goût, de la mode et dans les arts.

En 1872, il a opté pour la France et s'installer définitivement sur les Champs-Élysées, mais sans se couper de ses vieux amis mulhousiens. Il revenait régulièrement les voir, mais en logeant cette fois à l'hôtel. Son rêve était d'organiser tous les trois ans à Mulhouse un salon des arts copié sur celui de Paris. Impossible donc d'imaginer qu'il ne connaissait pas personnellement les grands peintres de la guerre perdue.

Il décéda le 16 septembre 1883 à Paris à 65 ans. Et c'est son vieux complice de toujours, Ernest Zuber, des papiers peints d'Illzach, qui lui succéda à la tête du *Musée des beaux-arts* et qui est d'ailleurs l'un des 24 souscripteurs de 1879.

La charge dé-barricadée a été accrochée dans la section des *Tableaux modernes* dans l'une des 3 salles du 2^e étage du MBS, dite *salle Henner* (Jean-Jacques Henner), qui est l'auteur de « **L'Alsace attend** », toile offerte à Gambetta et qui a inspiré à ce dernier le mot d'ordre revanchiste « **Y penser toujours, n'en parler jamais** ». Ce qui est tout un symbole et tout un programme. **D28 D29 D30** De cette version dé-barricadée, on édita alors aussi une carte postale. **D31**

Comment cette version dé-barricadée a-t-elle été confectionnée ? Avec l'aide des deux copistes attirés de la version barricadée, Henri Meyer (qui était né à Mulhouse) et/ou Jules Lavée ? Elle est plus minutieuse, plus lumineuse que l'autre, ce qui peut être le signe d'une autre patte artistique, ou peut-être seulement le résultat de la restauration financée par le département du Bas-Rhin. Mais pendant qu'à Mulhouse on se félicitait de cette nouvelle acquisition, à Paris on diffusait des copies gravées du tableau barricadé, l'une, sombre, du mulhousien Henri Meyer **D32 D33**. L'autre claire, de Jules Lavée. **D34**

MA CONCLUSION

Il est impossible que la version dé-barricadée ait été conçue en premier, car le restant du tableau aurait été aménagé différemment. La version dé-barricadée ne peut être qu'un arrangement a posteriori de la version barricadée. Pour autant, elle n'a pas moins de valeur symbolique et historique. Et c'est assurément la plus alsacienne des deux. **D35** Jean-Claude STREICHER (3 août 2021)